

TRANSITIONS DE GENRE ET PSYCHANALYSE : UN NOUAGE DU RÉEL AU SYMBOLIQUE ET À L'IMAGINAIRE

François FEKETE DE VARI¹
et Margaux PONCELET²

RÉSUMÉ Bénéficiant d'un intérêt médiatique et théorique sans précédent, la situation des personnes trans interpelle. L'apport des *gender studies* et des sciences humaines à la psychanalyse a conduit certains auteurs et praticiens à repenser l'assujettissement et la subjectivation à travers le genre, notamment pour ce qui concerne les parcours trans. Sans prétendre épuiser la question, cet article vise à apporter une contribution à la réflexion psychanalytique sur les transitions de genre ou de sexe à partir d'un nouage du réel au symbolique et à l'imaginaire. À cette fin, nous revenons d'abord sur certains des éléments de définition des transitions. Ensuite, nous examinons la relecture de la théorie psychanalytique lacanienne par Judith Butler. Cette relecture permet, d'une part, d'envisager la constitution

1 Chercheur doctorant en philosophie (aspirant F.R.S.-FNRS), ULB & USL-B, Rue du Marché aux Herbes, 36, B-1000 Bruxelles, francois.fekete.de.vari@ulb.be

2 Psychologue clinicienne et assistante en psychologie, USL-B, Rue Antoine Bréart, 77, B-1060 Bruxelles, margaux.poncelet@usaintlouis.be

psychique du sujet en relation au contexte social dans lequel il s'inscrit et, d'autre part, de promouvoir la force subversive de l'imaginaire face au symbolique. Enfin, nous nous penchons sur l'instance du réel, définie comme l'insaisissable qui échappe à la symbolisation. Pensées à partir du réel, les situations trans sont alors réinscrites dans la dynamique d'invention du sujet aux prises avec sa jouissance.

MOTS-CLÉS trans et transitions, sexe et genre, réel, symbolique, imaginaire.

GENDER TRANSITIONS AND PSYCHOANALYSIS: TYING THE REAL TO THE SYMBOLIC AND THE IMAGINARY

ABSTRACT Benefiting from unprecedented media attention and academic interest, the situation of trans people is raising questions. The contribution of gender studies and human sciences to psychoanalysis has led some authors and practitioners to rethink subjection and subjectivation through gender, particularly with regard to gender transitions. Without claiming to exhaust the topic, this article aims at contributing to a psychoanalytical framing of gender and sex transitions by looking at how the real is interwoven with the symbolic and the imaginary. To this end, we first return to some defining elements of transitions. We then examine Judith Butler's rereading of Lacanian psychoanalytic theory. This rereading allows us, on the one hand, to consider subjects' psychic constitution in relation to their social context and, on the other hand, to promote the subversive force of the imaginary in the face of the symbolic. Finally, we investigate the instance of the real, defined as that which eludes symbolization. Approached by way of the real, trans situations are thus reinscribed in the dynamic of invention of subjects struggling with their jouissance.

KEYWORDS trans and transitions, sex and gender, real, symbolic, imaginary.

Introduction

Récemment, *Lacan Quotidien* titrait : « 2021 Année trans ». L'introduction du volume, signée par Jacques-Alain Miller, y fait état d'un « orage » et d'une « crise trans » dans le champ de la psychanalyse voire, plus largement, de la culture (Miller, 2021b)³. Peu de temps avant, la même revue s'ouvrait sur un texte décrivant, non sans une certaine perplexité, le triomphe de la « théorie du genre » ainsi que l'« ouragan sur le “gender” » (Miller, 2021a)⁴ que l'on devrait notamment à la diffusion et au succès controversé de l'œuvre de Judith Butler. En dépit de son ton provocateur, parfois empreint de sarcasme, l'auteur fait preuve de lucidité : tandis que le genre constitue désormais un phénomène et un domaine d'études dont l'ampleur mondiale est indéniable (qu'on la déplore ou qu'on s'en réjouisse), les trans bénéficient depuis un certain nombre d'années d'une visibilité sans précédent. De plus, à en croire la pratique clinique et les données chiffrées (Hefez, 2020)⁵, le nombre d'individus qui se définissent comme trans ou, *a minima*, qui s'interrogent sur leur sexe et leur genre va toujours croissant. Cet état de fait invite à faire retour sur l'actualité de la « question trans » (Habib, 2021)⁶, dont la réflexion théorique a tôt fait de s'en emparer et de la penser à nouveaux frais – pour le meilleur comme pour le pire.

La psychanalyse n'est pas en reste sur la question. Tantôt décriée pour ses positions perçues comme foncièrement conservatrices et normalisatrices (Preciado, 2020)⁷, tantôt vantée pour avoir su actualiser la question de la subjectivité et son ébranlement par le désir, nombre de ses prémisses ont partie liée avec la différence des sexes et l'identité sexuelle – telle qu'on la nommait naguère –, pensées depuis l'horizon de la sexualité humaine. En outre, la confrontation des textes psychanalytiques et de la production conceptuelle relative au genre a pu générer quant aux situations trans des propositions théoriques antagonistes, sinon adverses, qui ne sont pas sans implications pour la pratique clinique. En mobilisant la pensée d'auteurs inscrits dans le paysage psychanalytique, nous

3 J.-A. Miller, « Docile au trans », *Lacan Quotidien*, 2021, vol. 928, pp. 3-18.

4 J.-A. Miller, « Ouragan sur le “gender” ! », *Lacan Quotidien*, 2021, vol. 925, pp. 2-5.

5 S. Hefez, *Transitions. Réinventer le genre*, Paris, Calmann Lévy, 2020.

6 C. Habib, *La question trans*, Paris, Gallimard, 2021.

7 P. B. Preciado, *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*, Paris, Grasset, 2020.

voudrions ici nous insérer dans la réflexion qui entoure les transitions de sexe ou de genre et envisager ce qui, à partir des concepts psychanalytiques, permet d'en comprendre les ressorts. À cette fin, nous revenons d'abord brièvement, dans notre première partie, sur certains des éléments qui caractérisent les transitions, dont les modalités contemporaines sont profondément marquées par la diversité et dont il ressort une définition à la fois étendue et minimaliste. Ensuite, dans notre seconde partie, nous croisons cette définition avec la pensée de Judith Butler, située à la frontière de la théorie sociale et de la psychanalyse. Ses travaux insistent, d'un côté, sur la production sociale du sujet et, d'un autre côté, sur sa constitution psychique. C'est pourquoi sa relecture de la psychanalyse, lacanienne en particulier, et le rôle qu'elle fait jouer à l'imaginaire en opposition au symbolique, lui-même réinscrit dans la dynamique des normes sociales, apporte une contribution décisive pour appréhender les transitions de sexe ou de genre. Enfin, dans notre troisième partie, nous prolongeons la réflexion à travers l'instance du réel, relativement absente de la pensée butlérienne. Défini comme l'insaisissable qui échappe à la symbolisation, le réel est pensé en relation au symptôme et à la jouissance que ce dernier manifeste. De cette manière, nous rejoignons les propositions qui, depuis l'enseignement du dernier Lacan, centrent l'analyse des transitions de sexe ou de genre sur la singularité du sujet et sur son mode propre de jouissance, irréductibles à ses assignations sociales bien que se définissant à travers elles. Ainsi notre objectif est-il sans doute moins d'*expliquer* les transitions à partir de la psychanalyse que d'en *comprendre* les enjeux – au double sens d'élucider et d'inclure. Ce qui revient, au fond, à rouvrir la psychanalyse à la resignification.

1. Transitions : une ébauche de définition

On sait que l'usage des termes de sexe et de genre ne laisse pas de susciter une certaine ambiguïté. Si certains auteurs les rapprochent et les font converger, d'autres à

l'inverse les différencient, voire les opposent. Cette ambiguïté, qui s'explique aisément par l'histoire enchâssée des deux concepts (Fassin, 2008 ; Dorlin, 2008)⁸, affecte également l'appréhension des transitions dans la littérature. Si certains auteurs insistent sur la notion de sexe, entendue comme catégorie sociale (Beaubatie, 2021)⁹ et/ou réalité biologique et processus de sexuation des corps (Clochec, 2018)¹⁰, d'autres mettent en revanche l'accent sur l'identité de genre, comprise comme l'identification subjective au masculin, au féminin, à aucun de ces termes ou à quelque combinaison des deux (DSM-5, 2013 ; Condat, 2016 ; Joshua & Tangpricha, 2019)¹¹. Ces mêmes auteurs poursuivent en soulignant l'absence d'alignement entre l'identité, d'une part, et le genre conçu comme rôle social, d'autre part. Malgré ces différences d'approche, la caractérisation des transitions fait aujourd'hui l'objet d'un consensus relatif : les trans sont des personnes qui entreprennent de changer le sexe ou le genre qui leur a été assigné à la naissance, voire de façon prénatale. Cette assignation binaire serait faite à partir d'une interprétation de perceptions, d'observations, de caractères sexuels primaires. S'il est difficile d'accorder à cette observation un statut objectif, il s'agit certainement, dans la lignée de la réflexion butlérienne, d'une observation objectivante provenant d'un discours inscrit dans un espace-temps donné. À ce propos, Prokhoris (2000) écrit que le constat de la « différencedessexes » est le résultat d'un travail psychique qui tire de la jungle des stimuli à laquelle sont exposés nos sens, des représentations comme des tentatives de mise en sens des énigmes de l'expérience humaine. En émergent des concepts et normes négociés dans la rencontre entre l'individu et son expérience. « Or ce que rencontre l'expérience, ce n'est pas directement une chose que l'on nommerait "différence" (des sexes), c'est une diversité faites de figures entremêlées qui, voisines les unes des autres, se ressemblent et ne se ressemblent pas, en gros et en détail » (Prokhoris, 2000, p. 123-124). La transition s'inscrit dès lors comme un changement dans la prescription initiale, plus ou moins impérative d'un sexe ou d'un genre.

8 E. Fassin, « L'empire du genre. L'histoire politique ambiguë d'un outil conceptuel », *L'Homme*, 2008, vol. 187-188, pp. 375-392 ; E. Dorlin, *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF, 2008.

9 E. Beaubatie, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte, 2021.

10 P. Clochec, « Du cissexisme comme système », *Observatoire des transidentités* [en ligne], 2018, disponible à l'adresse suivante : <https://www.observatoire-des-transidentites.com/>.

11 American Psychiatric Association, « Dysphorie de genre » in J. D. Guelfi (dir.), *DSM-5 : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Paris, Masson, 2013, pp. 535-545 ; A. Condat, « Genre, sexe et identité : une société qui change, des pratiques aussi », *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 2016, vol. 64, pp. 207-209 ; J. D. Safer & V. Tangpricha, « Care of Transgender Persons », *The New England Journal of Medicine*, 2019, vol. 381, pp. 2451-2460.

Par ailleurs, on note qu'une telle acception reconnaît implicitement la diversité des identités et des positionnements. Le paradigme du transsexualisme qui, depuis les années 1950, repose sur la standardisation des protocoles et des parcours de transition cède progressivement le pas à une pluralité de façons d'être trans (Alessandrin, 2012)¹². À côté des trans dits MtF (*Male-to-Female*) et FtM (*Female-to-Male*), on retrouve des personnes qui s'identifient et se positionnent en dehors de la division binaire du sexe et du genre (non binaires, *queer*, au genre fluide), quoique sous un même « *transgender umbrella* » (Davidson, 2007)¹³. Le passage d'homme à femme ou de femme à homme ne représente plus l'unique trajectoire possible. Corrélativement, la chirurgie de réaffectation, auparavant considérée comme l'aboutissement du processus de transition et condition nécessaire du changement de sexe légal, n'est plus incontournable. Il est devenu concevable, par exemple, qu'un individu trans ne modifie pas ses organes génitaux au moyen de la chirurgie et continue d'y avoir recours afin d'éprouver du plaisir sexuel, alors même qu'un tel usage constituait, pour le paradigme transsexuel, le signe d'un « transsexualisme secondaire » (Stoller, 1968)¹⁴ et, partant, pouvait motiver le refus par les psychiatres des traitements hormonaux et chirurgicaux (Hérault, 2004)¹⁵. Bien que les méthodes diagnostiques actuelles reposent encore implicitement sur « la distinction autrefois établie par Robert Stoller entre un « transsexualisme primaire » qui se serait installé dans la plus tendre enfance et un « transsexualisme secondaire » qui serait apparu sur le tard » (Beaubatie, 221, p. 52), force est de constater que l'amorce d'un changement de sexe ou de genre ne préjuge désormais ni de la destination ni des modalités de la transition.

Enfin, on observe que le terme « trans » prévaut dans les recherches en sciences humaines, au détriment d'autres dénominations telles que « transsexualité », « transgenrisme » ou « transidentité ». L'abandon des substantifs que le préfixe introduisait peut s'expliquer par plusieurs motifs. D'abord, il traduit la volonté de situer l'analyse en dehors des controverses qui continuent d'opposer,

12 A. Alessandrin,
« Le transsexualisme :
une catégorie
nosographique
obsolète », *Santé
Publique*, 2012, vol. 24,
pp. 263-268.

13 M. Davidson,
« Seeking Refuge
Under the Umbrella:
Inclusion, Exclusion, and
Organizing Within the
Category Transgender », *Sexuality Research &
Social Policy*, 2007,
vol. 4, pp. 60-80.

14 R. Stoller,
*Recherches sur l'identité
sexuelle à partir du
transsexualisme*, Paris,
Gallimard, 1979 (1968).

15 L. Hérault,
« Constituer des
hommes et des
femmes : la procédure
de transsexualisation », *Terrain*, 2004, vol. 42,
pp. 95-108.

notamment sur le plan terminologique, le monde médical et le monde militant (Beaubatie, 2016 ; Giami & Nayak, 2019)¹⁶. Ensuite, l'utilisation du seul préfixe présente l'avantage de pouvoir inclure et rendre compte de la diversité des approches, des identifications et des trajectoires personnelles. Ainsi assiste-t-on à la substantivation grammaticale, quelque peu paradoxale, d'un vocable qui indiquait initialement un devenir.

2. L'imaginaire contre le symbolique

Articuler la notion de transition à celle d'assignation n'est pas sans faire écho à la façon dont Judith Butler conceptualise l'« ordre du genre » (Butler, 2006)¹⁷ sur un double plan social et subjectif, en passant par une relecture critique de la psychanalyse. On se souvient que le projet de la philosophe a consisté pour une part à dénaturaliser le sexe et le genre, avec tout ce qu'une telle entreprise implique de contingence. Il s'est agi pour elle de renverser la vision selon laquelle le sexe constituerait un fait de nature, logé dans l'ordre des choses, et de définir le genre comme « l'appareil de production et d'institution des sexes eux-mêmes » (Butler, 2006, p. 69), c'est-à-dire comme l'ensemble des mécanismes normatifs, discursifs et culturels, par lesquels les sexes masculin et féminin sont produits et établis de façon rétroactive dans un lieu présocial et politiquement neutre. Attentive aux analyses de Michel Foucault sur le fonctionnement du pouvoir moderne (Foucault, 1975, 1976)¹⁸, Butler déplace l'analyse du sujet sexué vers les forces sociales et les effets de discours qui le ciblent, le façonnent et le conforment, lui prescrivent des bornes et esquissent les contours de sa corporalité – en un mot : qui lui *assignent* un sexe –, dont devrait nécessairement découler une identité de genre congruente. Autrement dit, les normes n'agissent pas simplement de façon négative, elles ne se contentent pas de poser des limites et d'énoncer des interdits. Bien plus, elles *produisent* des effets positifs par lesquels le sujet sexué se constitue. Le terme d'assujettissement, que Butler emprunte à Foucault, exprime à

16 E. Beaubatie, « Psychiatres normatifs vs. trans' subversifs ? Controverse autour des parcours de changement de sexe », *Raisons politiques*, 2016, vol. 62, pp. 131-142 ; A. Giami & L. Nayak, « Controverses dans les prises en charge des situations trans : une ethnographie des conférences médico-scientifiques », *Sciences sociales et santé*, 2019, vol. 37, pp. 39-64.

17 J. Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006 (1990).

18 M. Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975 ; M. Foucault, *La volonté de savoir. Histoire de la sexualité I*, Paris, Gallimard, 1976.

lui seul toute l'ambivalence ainsi décrite : « il dénote à la fois le devenir du sujet et le processus de la sujétion » (Butler, 2002)¹⁹ ; à la fois la subjectivation et l'exposition à la contrainte ; la formation du sujet et la marque de sa régulation.

Pour autant, s'il n'existe qu'en tant qu'il est perméable et affecté par le monde social, le sujet n'est pas seulement la cible passive des contraintes extérieures qui s'imposent à lui. Il faut reconnaître dans la relation du sujet aux normes sociales de genre une dimension active irréductible à la force de l'assujettissement au discours de l'Autre. À côté du versant externe de la relation, dont la visée se situe dans la prescription de certaines conduites, de dispositions corporelles, voire de représentations mentales – c'est-à-dire d'un sexe social ou d'un rôle de genre –, il existe un versant interne qui donne à penser l'attachement du sujet aux affections qui lui viennent du dehors (Le Blanc, 2004)²⁰. En un sens, le psychisme a à souscrire au rôle que les normes lui prescrivent. Le processus d'identification par lequel « un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci » (Laplanche & Pontalis, 2007)²¹ indique alors le mouvement à travers lequel il consent à être marqué et s'attache à ses affections. Florence précise en outre qu'il s'agit d'un « mode proprement inconscient de saisir des traits du désir d'un(e) autre et de s'en approprier pour mettre en scène une demande inconsciente d'amour » (Florence, 2010)²². L'identité de genre se construit, de ce point de vue, à la jonction du dehors et du dedans, qui inclut ce que le sujet perçoit du désir de l'Autre dans toute sa dimension énigmatique. La frontière entre ce qui vient de l'extérieur et ce qui passe à l'intérieur de la vie psychique s'en trouve, sinon effacée, du moins brouillée. En tant qu'il est soumis à une régulation externe, le sujet est marqué au plus intime de lui-même ; mais en tant qu'il s'identifie, consciemment et inconsciemment, il élabore activement sa propre identité. Toutefois, ce jeu d'équilibre, parfois précaire, entre externalité et internalité présente toujours le risque que le pôle externe de la relation écrase le second. Les signifiants de l'Autre auxquels

19 J. Butler, *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories*, Paris, Léo Scheer, 2002 (1997), p. 135.

20 G. Le Blanc, « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler », *Actuel Marx*, 2004, vol. 36, p. 45-62.

21 J. Laplanche & J.-B. Pontalis, « Identification », in *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2007 (1967), p. 187.

22 J. Florence, « L'identification impossible. L'abord de l'identification impossible, avec Freud », *Analyse Freudienne Presse*, vol. 17, p. 34.

le sujet s'identifie peuvent soumettre celui-ci à une véritable tyrannie dès lors qu'ils se figent et contraignent, sans adhésion, la subjectivation (Prokhoris, 2000)²³.

Envisagées depuis la problématique de l'assujettissement, les analyses de Butler rencontrent sans surprise la pensée psychanalytique, notamment d'inspiration lacanienne, selon laquelle le sujet vient à l'existence lorsqu'il entre dans le champ du symbolique et se soumet à sa Loi. Selon Lacan, l'assujettissement aux structures symboliques, en tant qu'elles définissent une instance régulatrice, est-ce par quoi le sujet humain peut advenir. Il lui attribue une place dans un système qui le précède et dont l'individu assume et endosse les significations en devenant sujet. Toutefois, les signifiants de *prescription* et d'*assujettissement* renvoient à une équivoque clé dans l'appréhension de ce qui fait un sujet. Tous deux impliquent une ambivalence constitutive ; une tension entre, d'une part, un désir de vérité et de cohérence qui fixe le sujet et, d'autre part, l'approximation, le pas-tout-à-fait qui le met en mouvement. C'est pourquoi les identifications subjectives ne sont jamais pleinement stabilisées, alors même qu'elles s'accomplissent à travers des efforts imaginaires pour occuper une place cohérente, définie et prescrite par la structure de l'intelligibilité symbolique – ce qui constitue une « territorialisation » du désir, du genre, du sexe. En effet, « si assumer une position sexuée consiste à s'identifier à une position circonscrite au sein du domaine symbolique, et si s'identifier implique de fantasmer la possibilité d'approcher [*approximating*] ce site symbolique, alors la contrainte [normative] qui impose l'assomption du sexe opère à travers la régulation de l'identification fantasmatique » (Butler, 2009)²⁴. En dépit du fait que l'assomption du sexe ne se réalise jamais entièrement – l'incarnation étant toujours *approximative* – le champ symbolique assigne une position sexuée en régulant les identifications du sujet et en l'opposant au sexe qu'il n'est pas et *ne peut pas* être.

Cependant, Butler ne conçoit pas le symbolique, au même titre que la Nature, comme un domaine immuable soustrait aux influences et aux contingences du monde

23 S. Prokhoris, *Le sexe prescrit. La différence sexuelle en question*, Paris, Flammarion, 2000.

24 J. Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Editions Amsterdam, 2009 (1993), p. 106.

social. Défendant un « sociologisme » de l'ordre symbolique (Marty, 2021)²⁵, la philosophe le redéfinit dans les termes normatifs de l'ordre du genre et le réinterprète comme sa dimension normative hégémonique, comme la loi citée et répétée qui préside à la constitution des sujets sexués. En outre, elle refuse d'y voir un domaine absolument imperméable à l'imaginaire. Au contraire, cherchant à déstabiliser la distinction établie par Lacan entre les deux « sphères séparées », différenciées et hiérarchisées que sont le symbolique et l'imaginaire (Butler, 2009, p. 116), elle caractérise le premier comme le domaine où se cristallisent certaines significations du second en tant qu'elles sont continuellement invoquées et reproduites. En d'autres termes, « ce qui opère sous le signe du symbolique n'est peut-être rien d'autre que cet ensemble d'effets imaginaires qui ont été naturalisés et réifiés » (Butler, 2009, p. 91), si bien qu'il se donne à voir soit comme une exigence inévitable soit comme l'évidence même.

De plus, Butler ne manque pas de souligner, à la suite de Freud, que le sujet moi-même est d'abord et avant tout corporel : un moi projeté à la surface même du corps (Butler, 2009, p. 115), ce pourquoi l'identification doit aussi se comprendre comme une *incorporation*. L'ego se constitue et se différencie par une série d'identifications sédimentées qui sont autant de couches, de manteaux empruntés venus habiller le moi (Lacan, 1980)²⁶, auxquels néanmoins le corps vécu et libidinalement investi n'est jamais étranger. C'est pourquoi, dans la mesure où assumer une position sexuée cohérente implique d'incorporer la norme symbolique qui régule l'identification, la corporalité – comprise comme projection fantasmatique du moi à la surface du corps – se trouve elle-même marquée par la loi symbolique. L'incorporation signale le moyen par lequel le symbolique se corporalise, le moyen par lequel le corps s'articule aux sexes et par lequel sont délimités des contours corporels. Ce processus élabore une morphologie imaginaire, fixe certaines zones érogènes différentielles chez les hommes et les femmes. La norme symbolique pénètre ainsi l'intimité corporelle :

25 E. Marty, *Le sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Paris, Seuil, 2021.

26 J. Lacan, *Le séminaire, Livre II*, Paris, Seuil, 1980 (1954-1955), p. 187.

Certaines parties du corps deviennent des sources possibles de plaisir précisément parce qu'elles correspondent à un idéal relatif à un corps d'un certain genre. Les plaisirs sont en quelque sorte déterminés par la structure [du genre] par quoi certains organes sont sourds au plaisir et d'autres éveillés (Butler, 2006, p. 166).

Butler nous invite ainsi à concevoir le corps non comme une réalité nouménale, vierge et ontologiquement première sur laquelle viendrait se greffer après coup la grille psychique d'un moi imaginaire, mais plutôt comme un espace nécessairement impur, toujours déjà habité par les normes et les effets de discours qui s'y croisent, s'y entrelacent et s'y déterminent. Le corps sexué « n'existe qu'en fonction de ces traces dont il constitue le lieu de rassemblement et qui le font être à la croisée de toutes les marques qui le raturent » (Macherey, 2006)²⁷. Toujours déjà tracé et raturé, toujours déjà captif des « mailles du pouvoir » (Foucault, 2012)²⁸.

Penser le sexe et le genre à partir des normes, du symbolique et de l'imaginaire permet d'envisager à l'égard de l'assignation une véritable mobilité. En faisant jouer une instance contre l'autre, comme l'envisage Butler, il devient rigoureusement possible de soutenir les transitions dans un cadre psychanalytique. Si l'ordre symbolique ne constitue pas une instance radicalement distincte de l'imaginaire mais, au contraire, organise certaines significations fantasmatiques qui en viennent à faire autorité, alors l'imaginaire apparaît dans toute sa dimension transformatrice. Si la différence entre le symbolique et l'imaginaire ne tient qu'à ce que le symbolique se stabilise dans le temps en raison de ses invocations répétées, d'où il tire son hégémonie et son apparence de nécessité, alors l'imaginaire peut être saisi aux fins de contrecarrer l'efficacité de la loi symbolique, de l'identité et de l'ordre du genre. Rendue à sa contingence, retournée et reformulée, la loi symbolique s'expose à la contestation. Butler refuse de voir dans l'imaginaire une source de résistance incapable de rediriger la loi contre laquelle elle s'insurge ; une résistance vouée, en somme, à l'indéfinie défaite. *A contrario*, elle lui reconnaît un

27 P. Macherey, « La loi du genre », *La philosophie au sens large* [en ligne], 2006, disponible à l'adresse suivante : <https://philolarge.hypotheses.org/annee-2005-2006>.

28 M. Foucault, « Les mailles du pouvoir », in *Dits et écrits*, vol. 2, Paris, Gallimard, 2012 (1981), pp. 1001-1020.

véritable potentiel subversif dont les effets peuvent défaire la rigidité de l'assignation symbolique. L'imaginaire constitue, en ce sens, une puissance déstabilisatrice et signale une « promesse critique » capable de « remettre en question les limites contingentes établissant ce qui sera désigné ou non comme la “réalité”. Le fantasme est ce qui permet de s'imaginer soi-même et les autres autrement, il [...] nous indique un “ailleurs” qu'il intègre lorsqu'il se fait corps » (Butler, 2012)²⁹. Puisque la loi symbolique, informée par les normes, exige une corporalité conforme aux idéaux de sexe et de genre, l'imaginaire fournit aussi l'occasion d'une re-corporalisation et d'une réarticulation des zones et frontières corporelles vécues en fonction de la morphologie normative. Si le corps assume un sexe à travers la pratique identificatoire qui établit fantasmatiquement les contours du moi corporel, alors l'imaginaire peut ébranler sa constitution contrainte et ouvrir la voie à des relations corporelles à la norme inédites. Un tel changement – une telle transition – définirait ainsi une réalité morphologique différentielle dérégulée et non normative.

L'entreprise qui consiste à réinscrire l'assignation dans le champ des normes sociales offre une perspective prometteuse pour qui veut penser la viabilité des situations trans et leur reconnaissance dans le champ psychanalytique. En effet, puisque le sujet sexué a partie liée avec la norme qui régule ses identifications, modifier le rapport du sujet à la norme – qu'elle soit conçue comme idéal ou comme instance de sommation, sur un mode positif (sois ceci) ou négatif (ne désire pas cela) – équivaut à rouvrir le sujet au devenir. Non pas qu'il faille exalter la complétude d'un sujet dont les identifications refusées par la norme seraient systématiquement transformées en attributs inclus, d'intégrer toute différence à une unité subjective, marquant « le retour à une synthèse hégélienne dénuée d'extérieur » – ce qui reviendrait, en un sens, à réhabiliter le mythe de l'androgynie. Il s'agit plutôt de refaire droit à la complexité et à la fluidité, aux croisements qui mettent en danger les identifications fondées sur des exclusions répétées et au processus par lequel le sujet sexué éprouve le « risque de l'incohérence » (Butler, 2009, p. 125). En outre, envisager

29 J. Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012, p. 43.

le corps comme un site de significations où s'articulent le symbolique et l'imaginaire, c'est reconnaître qu'il est toujours *resignifiable*. Promouvoir un imaginaire alternatif, l'en-dehors d'un sexe ou d'un genre assigné, revient à réarticuler l'horizon symbolique dans lequel les sujets sexués s'inscrivent et à ressaisir « des manières variables de délimiter et de théâtraliser les surfaces corporelles » (Butler, 2009, p. 76).

3. Le réel, la jouissance et le symptôme

On objectera peut-être que la voie par laquelle nous avons appréhendé la transition, à travers la fluidité des identifications et le fantasme, ne tient pas compte du réel. Force est d'admettre, en effet, que le réel est quasi absent des textes de Butler. Le symbolique et l'imaginaire, dont elle cherche à déstabiliser et redéployer les rapports, y occupent le devant de la scène. Aussi, sans se prononcer sur la question de savoir si ce silence traduit un parti pris (contester l'hégémonie du symbolique) ou un manquement (serait-elle passée à côté ?), voudrions-nous prolonger la réflexion en y aménageant une place pour le réel. *Le réel en tant qu'il fait symptôme*. De cette façon, il devient sans doute possible d'appréhender ce qui conduit certains sujets à quitter leur assignation et à changer de sexe ou de genre. En un sens, tandis que la resignification du symbolique par l'imaginaire nous fournit le *comment* des transitions, le réel et le symptôme, s'inscrivant dans le corps du sujet, font signe vers un *pourquoi*.

On sait que Lacan a donné au réel une portée différente de celle qu'a la notion, classique, de réalité. Le réel ne désigne, chez lui, ni le monde extérieur ni un état de fait objectif. Dans son articulation théorique avec l'imaginaire et le symbolique, le réel signale plutôt ce qui, pour le sujet, est à proprement parler insignifiable. Il indique un point d'impossible, un inassimilable, une limite sur laquelle la signification achoppe. Le réel est, si l'on peut dire, le « noyau » autour duquel gravitent et s'échafaudent parole, fantasme, désir du sujet (Lacan, 1973)³⁰; le non-lieu qui,

30 J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI* (1964). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 53, p. 66.

au cœur même de l'expérience subjective, se manifeste en tant qu'il se dérobe. Il est, de ce fait, ce qui insiste et se répète indéfiniment sans jamais pouvoir être atteint. Dans le commentaire qu'il livre du travail de Lacan, Fabrice Bourlez (2018)³¹ rappelle que l'instance du réel est théorisée en référence à la distinction aristotélicienne entre deux concepts, *automaton* et *tuchè*. Alors que l'*automaton* marque la répétition signifiante et mécanique du même, la compulsion de répétition dont il est possible de se faire une représentation, la *tuchè*, accident ou hasard, constitue quant à elle ce qui *survient* dans la répétition, fait retour à la même place et, pourtant, ne se rencontre jamais. En le caractérisant à travers la *tuchè*, Lacan cherche à rendre compte de la façon dont le réel dynamise la vie psychique, alors même qu'il échappe à toute saisie définitive. Il est ce dont le sujet ne cesse de parler sans jamais pouvoir le nommer : le *dire* derrière le *dit*, « l'impossible à suturer par le *dit* » (Bourlez, 2018, p. 221). Il est « l'ab-sens » (Bourlez, 2018, p. 227) qui se voile dans le mouvement même par lequel il se dévoile. Le réel touche à la castration symbolique en admettant qu'il se dissimule sous le *dit* du sujet.

D'une certaine façon, le réel marque l'absence de complétude du sujet, le trou dans le désir qui forme, chez le névrosé, son ambivalence énigmatique et, chez le psychotique, une béance dans laquelle il risque à tout moment de tomber. Chez l'un comme chez l'autre, le réel angoisse. En tant qu'il se loge au plus intime du sujet mais, aussi, en tant que son sens lui échappe, le réel se donne à penser comme la fêlure, le manque qui avorte toute forme d'auto-saisie et de coïncidence du sujet avec lui-même – ce pourquoi, d'ailleurs, Lacan le place du côté du traumatisme (Lacan, 1973, pp. 54-55). Pour autant, même s'il frappe le sujet d'un vide constitutif – ou peut-être, précisément, *parce qu'il en est ainsi* – le réel profile un foyer de singularité. Face au « manque constitutif » du réel (Eidelson, 2015)³², au contact de sa survenue répétée et hasardeuse, le sujet élabore des façons de se raconter et de s'inventer, des trajectoires individuelles, des propositions discursives et des constructions fantasmatiques qui sont autant de réponses singulières au réel, autant de *symptômes*. Ces

31 F. Bourlez, *Queer psychanalyse. Clinique mineure et déconstructions du genre*, Paris, Hermann, 2018.

32 G. Eidelson, « Si le réel, alors le sujet », *Analyse Freudienne Presse*, 2015, vol. 22, pp. 81-92.

« bricolages » subjectifs visent en quelque sorte à arrimer le réel à l'imaginaire et au symbolique de façon à en tempérer les manifestations intrusives, sinon intempestives du réel. C'est pourquoi le réel « commande plus que tout autre nos activités » (Lacan, 1973, p. 59) et renvoie en fin de compte le sujet à « la particularité de sa jouissance en tant que moteur qui causera la singularité de son désir » (Bourlez, 2018, p. 224). Dans sa répétition et sa rencontre manquée, il reconduit et relance le désir. Il énonce quelque chose du mode de jouissance propre au sujet, dont chaque acte d'identification et de parole – chaque choix fantasmatique, chaque geste symbolique – représente une tentative pour donner corps au désir qui l'accompagne.

Dans le contexte des transitions de sexe ou de genre, la théorisation du réel par Lacan permet de proposer une interprétation qui, au fond, se heurte à un inexplicable. En effet, d'un côté, il est possible de poser les transitions comme une solution bordant un mode de jouissance singulier. Puisque le symbolique ne parvient pas à tenir à la lisière de l'existence du sujet les intrusions du réel par la jouissance, une transition peut advenir comme invention du sujet à partir de sa réalité psychique, comme un symptôme produit par un sujet en prise avec le réel, en ce qu'il a d'absolument particulier et non universalisable. Ainsi, d'un autre côté, ce mouvement qui permet de rendre compte des transitions doit-il admettre *que la jouissance se soutient d'elle-même*. Si le pourquoi d'une transition repose *in fine* sur la jouissance et sur les hypothèses et élaborations du sujet confronté à un « réel hors-sens » (Bourlez, 2018, p. 283), alors le processus de transition, comme d'ailleurs toute autre forme de réponse au réel, laisse d'une certaine façon *sans voix* devant *ce* mode, singulier, de jouissance. Tandis que certains sujets, les cis, s'accommodent du sexe ou du genre qui leur est assigné, d'autres sujets, les trans, éprouvent le désir, sinon la nécessité, d'en changer. Ce qui ne revient pas à dire que les transitions extériorisent une identité sexuée toujours déjà là, enfouie dans les replis inconscients du sujet – car le symptôme est en soi contingent, bien qu'il puisse apparaître comme nécessaire pour le sujet – mais plutôt que le devenir du genre et de

ses identifications répond toujours d'une singularité, qui demande moins à être découverte qu'à s'inventer (Hefez, 2020, pp. 39-40).

D'autres auteurs sont allés dans le même sens que la relecture *queer* de la psychanalyse proposée par Fabrice Bourlez en cherchant à articuler les transitions de sexe et de genre au phénomène du symptôme (Lippi, 2020 ; Lippi & Maniglier, 2021)³³. Au lieu de voir les trans comme des sujets en proie à des passions identitaires, nés dans le mauvais corps ou victimes du souhait d'un parent pour un enfant de l'autre sexe, les transitions peuvent être lues à travers le prisme du symptôme. Expression d'un conflit inconscient et effet après-coup du traumatisme, le symptôme « trahit toujours l'insistance d'un certain mode de jouissance, d'une certaine manière de jouir, auquel chaque sujet, quoi qu'il fasse, ne peut échapper, bien qu'il ne puisse véritablement le reconnaître, l'identifier, lui donner un nom et une place dans l'ordre des choses [...], bref l'accommoder. Le symptôme désigne ainsi quelque chose de *singulier* » (Lippi, 2020). À nouveau, le symptôme est pensé en relation à sa singularité et à un mode de jouissance particulier. Bien qu'il se manifeste et se formule relativement au discours de l'Autre – à son contact, dans ses termes ou en opposition à lui –, ce pourquoi d'ailleurs il se heurte aux normes et doit composer avec les différentes formes de régulation sociale, le symptôme révèle quelque chose d'une singularité et d'une jouissance subjectives. De ce point de vue, la finalité de la cure ne consiste pas à réédicter la loi de l'assignation, à rappeler l'indépassable différence sexuelle ou à mettre à jour le « vrai sexe » du sujet (Foucault, 2012)³⁴ mais plutôt à *accompagner* le symptôme et à encourager le sujet à « faire avec » ainsi qu'à se l'approprier activement. Tâche à la fois modeste et ambitieuse. Modeste, d'abord, en ce que la cure joue le rôle d'un simple « catalyseur » (Lippi, 2020) dont l'effet, positif, est que le symptôme se présente en fin de compte comme une solution acceptable, heureuse, aux yeux du sujet et permette à la jouissance de fonctionner dans l'espace social dans lequel elle se déploie. Ambitieuse, ensuite, parce qu'il s'agit d'accompagner le sujet dans un véritable processus

33 S. Lippi, « LGBTQIAP+Ψ : réponse d'une psychanalyste à l'appel de Paul B. Preciado », AOC [en ligne], 2020, disponible sur <https://aoc.media/opinion/> ; S. Lippi S. & P. Maniglier, « Dysphorique toi-même ! », *Lundi matin* [en ligne], 2021, disponible sur <https://lundi.am/Dysphorique-toi-meme>.

34 M. Foucault, « Le vrai sexe », in *Dits et écrits*, vol. 2, Paris, Gallimard, 2012 (1980), pp. 934-942.

d'invention et de transformation « dont le principe est que celui-ci en sait toujours plus que quiconque – en ce compris lui-même » (Lippi & Maniglier, 2021).

Si l'on conçoit le symptôme non comme irrémédiablement subi, mais comme quelque chose qui se fait, alors la transition de sexe ou de genre peut être assumée par un sujet comme un symptôme heureux, un symptôme auquel il devient même possible de *s'identifier* (Lippi, 2020). La question devient celle de savoir comment le sujet fait avec sa jouissance, non plus seulement en se reposant sur une dialectique entre désir et manque qui aurait à trouver une solution définitive, absolue, mais aussi, et peut-être surtout, en s'appropriant un processus identificatoire dynamique et en constante évolution, un processus qui noue le réel, l'imaginaire et le symbolique dans des termes qui soient soutenables pour le sujet. Ainsi s'identifier au symptôme ne relève-t-il pas de quelque vérité sur le sujet, quand bien même cette expérience se formulerait sur le mode d'un « avoir-toujours-été » (Lippi & Maniglier, 2021). Il s'agit plutôt de déterminer si l'identification fait symptôme et de soutenir le symptôme en tant qu'il satisfait à la jouissance du sujet. Toute identification, masculine, féminine ou autre, est d'abord affaire d'expérimentation et de jouissance, dont les modalités, d'ailleurs, constituent moins des *identités* qu'elles ne donnent forme à des *positionnements* multiples, protéiformes, polyphoniques : les trans, transgenre, transsexuel-le, femme, homme, non binaire, au genre fluide, *queer*, garçonne, MtF, FtM, bi-genre, cross-genre, pangenre, non-opéré, agenre, travesti, *drag*, sont autant de jouissances possibles qui caractérisent le sujet, en accord ou en porte-à-faux des binarismes et des assignations. Celles-ci ne portent pas au grand jour la vérité sur le sujet, mais elles témoignent d'un mode de jouissance. En ce sens, la « fixation » – fixation contingente, mouvante, du désir pour chacun – s'oppose à la « fiction » – celle de la différence, dualiste, des sexes pour tous (Bourlez, 2018, p. 289).

Pour terminer, nous voudrions prévenir deux objections sur la façon dont nous avons envisagé jusqu'ici les transitions de sexe et de genre à partir du réel et du symptôme. En

35 Ph. De Georges, « Le spectre du "vrai sexe" », *Lacan Quotidien*, 2021, vol. 925, pp. 35-36.

36 M. Bassols, « La différence des sexes n'existe pas dans l'inconscient », *Lacan Quotidien*, 2020, vol. 905, pp. 2-6.

37 J. Butler, *Sujets du désir. Réflexions hégéliennes en France au XXe siècle*, Paris, PUF, 2011 (1987), p. 267.

38 G. Canguilhem, *Le normal et la pathologique*, Paris, PUF, 2013 (1966).

39 A cet égard, on notera qu'une tendance comparable émerge dans le champ de la psychiatrie. En dépit des controverses qui continuent d'entourer la prise en charge et la qualification psychiatriques des transitions (Reucher, 2011 ; Giami & Nayak, 2019), et ce malgré les modifications apportées aux classifications internationales, un certain nombre d'institutions cliniques et de praticiens à travers le monde cherchent à mettre en pratique les recommandations de la *World Professional Association for Transgender Health*

premier lieu, n'y a-t-il pas un paradoxe, sinon une contradiction, à envisager la spécificité d'un mode de jouissance *singulier* en relation à des catégories sociales, nécessairement *collectives*, quand bien même celles-ci seraient minoritaires ? On a pu reprocher à Butler, par exemple, de n'avoir pas su prendre en compte la singularité du sujet en dehors de ses appartenances sociales (De Georges, 2021)³⁵ – ce à quoi la cure, précisément, offrirait un espace de déploiement. Il faut toutefois garder à l'esprit qu'aucun sujet ne peut s'extraire radicalement du cadre normatif et discursif dans lequel il s'inscrit, dans la mesure où il se subjective en y occupant une place. Si l'on prend au sérieux l'idée d'assujettissement, est-il possible – et même souhaitable – de faire fi des catégories qui participent à la formation des sujets et auxquelles ils s'identifient ? Au fond, ce que Butler permet de mettre en évidence, c'est que la jouissance d'un sujet peut devoir en passer par la *resignification* de cela-même qui le constitue. Les catégories sociales, et les rapports d'identifications qu'elles impliquent, ne sont pas fixées une fois pour toutes. Ainsi la singularité subjective peut-elle s'exprimer à travers les modalités de la vie sociale que le sujet a à sa disposition, dont cependant il peut redéployer les termes. Le réel, sans se confondre avec la réalité, maintient le système ouvert. Il oblige à renégocier les assignations ainsi que les frontières du symbolique et de l'imaginaire – ou du symbolique par l'imaginaire.

À cela, on répondra peut-être par la circonspection, objectant que les révolutions qu'annoncent les minorités de genre n'en sont pas puisqu'elles ne font que déplacer, sans la remettre en cause, la logique binaire qu'elles contestent pourtant. Les trans *non-binaires*, par exemple, resteraient prisonniers de cela-même auquel iels s'opposent, la non-binarité ne se définissant qu'en miroir de la binarité qu'elle nie (Bassols, 2020)³⁶. Or, il nous semble que la dialectique qui sous-tend ce jeu d'opposition revient précisément à déstabiliser l'autorité de la formule initiale et, en définitive, à faire proliférer le sens qui s'y trouve contenu. Refuser la polarité d'une relation binaire en la contestant par un nouveau binarisme, c'est aller dans le

sens de sa démultiplication, voire de sa diffraction. C'est créer du neuf à partir de l'ancien. La série des lettres qui ne cessent de compléter le sigle, déjà long et encore ouvert, LGBTQIA+ ne prétendent pas, tant s'en faut, enfermer dans une identité figée, et pourtant illusoirement accomplie, les sujets qui s'y reconnaissent. Elles révèlent au contraire la versatilité et le dynamisme potentiel de toute binarité. Elles ont pour effet de faire jouer la logique binaire contre elle-même afin d'en subvertir la fonction structurante, de sorte que « le renversement constant des opposés conduit non pas à leur réconciliation dans une unité supérieure mais à une prolifération des oppositions qui vient saper l'hégémonie de l'opposition binaire elle-même » (Butler, 2011)³⁷. En lieu et place d'un partage en noir et blanc, on fait valoir l'irisation du désir, de ses fins et de ses objets.

En second lieu, il faut insister sur le fait que la mise en relation des transitions avec le symptôme ne revient pas à *pathologiser* les expériences trans. Celles-ci ne constituent pas le pendant négatif – anormal, malade – des personnes cis. De façon générale, les concepts et la pratique psychanalytiques tendent à transcender le partage entre le normal et le pathologique, dont on sait au demeurant depuis Canguilhem qu'il n'est pas étranger au contexte social dans lequel il s'établit (Canguilhem, 2013)³⁸. Du point de vue strictement psychique, la santé et la maladie n'existent pas en tant que telles, chaque psychisme contenant en lui-même sa logique et sa normativité propres qui sont une réponse au réel. Une transition de sexe ou de genre ne peut donc pas constituer un diagnostic en soi³⁹. À l'inverse, on pourra aussi considérer que la psychanalyse insiste sur l'idée que *toute* construction identitaire est pathologique. Tout individu, même le plus cisgenre qui soit, est sujet à la survenue de symptômes et à la répétition d'un réel dont il a à s'accommoder, avec son lot de désir, de souffrance et de plaisir. Chaque sujet « vit et s'aliène – soit dans sa transsexualité, soit dans sa cissexualité – de manière distincte » (Ambra, Laufer, da Silva Junior, 2018)⁴⁰. C'est pourquoi les personnes trans n'ont, dans cette perspective, rien de *radicalement* exceptionnel (Lippi & Maniglier, 2021) :

(WPATH) et ses *Standards of Care* (Coleman, Bockting, Botzer, *et al.*, 2011 ; Safer & Tangpricha, 2019) ainsi que les indications du désormais fameux, quoique récent, « Gender Affirmative Model » (Hidalgo, Ehrensaft, Tishelman, *et al.*, 2013 ; Chen, Hidalgo, Leibowitz, *et al.*, 2016). Ce tournant qu'a pris la psychiatrie eu égard aux transitions rejoint d'une certaine façon l'idée d'une singularité subjective et d'une pluralité d'identifications. Il se traduit par l'autonomie des patients – souvent appelés « demandeurs » ou « clients » –, la responsabilité partagée et l'accompagnement éclairé pendant le parcours médical de transition, ainsi que la reconnaissance des variations d'identités, d'expressions et de comportements de genre. Aussi, bien que nombre de leurs prémisses s'opposent, en particulier sur le plan nosographique, la psychiatrie et la psychanalyse trouvent-elles ici un point de rencontre inattendu.

40 P. Ambra, L. Laufer, N. da Silva Junior, « Psychanalyse et normativité : la question cisgenre », *Cliniques méditerranéennes*, 2018, vol. 97, p. 232.

comme toutes les autres, elles « bricolent » ce qu'elles sont appelées à devenir et composent avec ce qui va au-delà d'elles-mêmes – normes ou symptôme, imaginaire ou symbolique. C'est pourquoi, aussi, elles s'inscrivent en définitive dans l'expérience partagée d'une humanité contrainte de fabriquer ce qu'elle est.

Conclusion : vers une psychanalyse plurielle et inclusive

Notre réflexion s'est ouverte sur un aperçu des manières de penser les transitions dans la littérature à partir de l'épistémologie des concepts de genre et de sexe. Aussi les définitions des transitions se rejoignent-elles en ce qu'elles présupposent une assignation (la prescription initiale, plus ou moins impérative, d'un sexe ou d'un genre) et un processus de changement (la transition). Dès lors, *trans* fut mobilisé ici non seulement comme le préfixe qui établit le passage à travers ou au-delà d'une situation en lien avec le genre et le sexe, mais aussi comme le terme inclusif désignant des individus qui se positionnent *ailleurs* que dans leur sexe ou leur genre assigné par un autre.

Dans un deuxième temps, nous avons retracé la manière dont Judith Butler envisage la relation entre le sujet et les normes sociales de genre. Elle reprend l'assujettissement de l'individu à son assignation dans l'ordre du sexe et du genre non pas comme pas un point de fermeture clôt, intouchable et à contempler de loin, mais comme un processus qui s'organise dans un double mouvement d'imposition et d'appropriation pour faire advenir le sujet. En se saisissant de deux repères lacaniens, le symbolique et l'imaginaire, Butler rend compte de la nécessité pour le sujet de s'approprier les effets que le discours social a sur lui. Les normes, la Loi représentent une régulation externe qui modèle une part de son intime, tout en précisant que ces lois symboliques ne sont pas sans liens avec un imaginaire qui est répété, reproduit voire systématisé dans le social. Le symbolique y est pensé comme constitué d'un imaginaire naturalisé et externalisé par et dans le

social. Mais c'est par un versant interne et personnel, par un mouvement identificatoire et un travail fantasmatique, que le sujet, consciemment ou inconsciemment, s'en approprie une part dans l'élaboration active de son identité. L'assujettissement offre un cadre dans lequel le sujet advient *aussi* par ses inventions singulières. Autrement dit, dans un premier mouvement d'assujettissement aux structures symboliques, les signifiants de l'Autre font advenir le sujet baigné dans un discours qui le précèdent. Le discours de l'Autre ordonne le sujet dans une structure symbolique, il teinte ses identifications fantasmatiques et son corps. Les identifications aux normes perçues dans le discours de l'Autre sous-tendent une nécessité d'expérimenter avec cohérence sa place dans le monde et de ne pas être déprité des liens humains qui le constituent (d'où la demande d'amour dans le processus d'identification). Butler et Prokhoris soulignent la tension qui marque le passage de ce premier temps à un second temps de l'*assujettissement* et de la *prescription* des normes qui instituent les sujets sexués. Ce deuxième temps invite à une mise en mouvement des points capitonnés de la Loi émanant du social. Cette mise en mouvement dynamique dans ces assignations et ces identifications offre de l'approximatif où le sujet peut s'inventer.

Dans la théorisation de Butler, le corps est une interface marquée par le symbolique. Le corps du sujet moïque se vêt selon les normes émanant de la loi symbolique et auxquelles le sujet s'identifie et incorpore. En admettant que le symbolique puise sa source dans un imaginaire stabilisé par ses récurrences dans le temps comme le défend Butler, une morphologie se constitue et s'investit dans des entrelacements d'imaginaire et de symbolique qui dépassent le sujet. Par son lien avec l'imaginaire, le symbolique prend des allures de contingence. Il devient dès lors possible de ressaisir cet imaginaire et ainsi faire tanguer l'hégémonie symbolique dans l'organisation de l'identité et des normes de genre. L'assignation symbolique et donc son impact sur les corps devront alors faire face à la force subversive de l'imaginaire. Dans cette voie d'idée, la transition peut être entendue comme une fluidification des

identifications, une re-corporalisation de la morphologie normative. Mais pour quelle raison un sujet tendrait à cette fluidification ?

La troisième partie de notre réflexion nous mène à penser les articulations du réel aux processus décrits ci-dessus dans un parcours trans. Il est alors question du réel en tant qu'excédant de la réalité, insoluble par le symbolique, mais qui fait retour sous forme de symptôme. Par la jouissance, le réel fait une incursion dans l'appareil psychique du sujet, il s'y rend manifeste tout en restant insaisissable par le symbolique. À partir de la dynamique de la jouissance à laquelle le sujet est confronté, si le discours de l'Autre ne vient pas border ce réel hors-sens, voire s'il l'alimente, il est question de venir troubler l'ordre du dit afin de s'ouvrir aux multiplicités du dire (Bourlez, 2018, p. 283). Et ces multiplicités du dire peuvent mener à une démultiplication des possibilités de positionnements, par exemple face aux normes de genre. En ce sens, ce qui constitue la vie psychique est redynamisé par le réel et la jouissance. Le réel fait énigme et fait parler le manque à être. Cette confrontation du sujet avec son manque existentiel et constitutif le met en recherche et en création d'un bricolage subjectif qui pourrait calmer la jouissance, comme peut le faire un symptôme. Le symptôme dans ce cadre n'indique pas la maladie mais l'inventivité du sujet face à sa jouissance. C'est aussi cette confrontation qui produit la mise en route d'une analyse où il sera question de tenter de dire la fêlure qui fait souffrance. Le réel permet de nouer le symbolique et l'imaginaire et se fait moteur du désir par le manque qu'il appuie. Le symptôme émerge comme tentative subjective de faire bord dans le réel à l'angoisse produite par la jouissance. La transition pourrait donc avoir cette fonction de bord en tant que symptôme qui répond à une logique singulière de jouissance. Plus qu'une expression d'un genre naturalisé ou d'un genre caché à découvrir, il y a, pour certaines personnes, une possibilité de s'inventer par la transition, de faire quelque chose de son embourbement dans la jouissance. Cela étant, ce symptôme se crée à partir du rapport que la jouissance entretient avec l'ordre symbolique et avec l'imaginaire du sujet, et non pas en

totale indépendance de ce qui s'est inscrit dans la vie psychique et la corporalité du sujet.

Dans cette idée, se lamenter de la chute d'un ordre symbolique organisé autour du nom-du-père a aussi peu de sens que réclamer une déconstruction systématisée de l'identité. La cure peut venir soutenir l'invention du sujet en étant au plus près de ce qui se joue pour lui par ce symptôme. Il s'agit pour l'analyste d'écouter le sujet en admettant qu'il en sait plus sur lui-même et son inconscient que ce que ce dernier accorde comme connaissance au sujet-supposé-savoir. Deleuze et Guattari⁴¹ parle d'une *clinique mineure* qui met en contraste une *clinique majeure* fixée dans une logique dont les variables offrent des constantes sur lesquelles s'appuyer ; comme des références inscrites dans la langue et qui seraient évidentes pour tous. La clinique mineure tente d'inventer de nouvelles manières de s'inscrire dans un ordre symbolique qui puisse cependant se décaler de la clinique majeure prise dans un certain conservatisme théorique. Pour ce faire, il s'agit de mobiliser l'imaginaire pour donner à la jouissance une voie qui renoue avec la plasticité pulsionnelle et la pluralité des modes de jouissance. Avec sa position *Queer* dans la lecture de la psychanalyse, Bourlez (2018) invite l'analyste à accepter de se laisser toucher dans sa vulnérabilité pour pouvoir saisir quelque chose de celle que lui expose son patient. Se confronter à la clinique mineure, et donc à des sujets qui remettent en cause, parfois radicalement, leur rapport aux signifiants et à la loi, vient directement ébranler l'analyste dans son propre assujettissement et son rapport à des propres identifications. L'écoute du clinicien, si particulière, qui cherche à entendre la réalité psychique du patient, demande une posture de mise en suspend des théories. Cette posture d'ouverture et soutenue par l'association libre, permet l'accès au dire qui est éclipsé par ce qui est dit. En empruntant la pensée de Bion, Bufnoir invite à un « lâchage des théories, y compris peut-être celle de la différence des sexes » pour tenter de « vivre quelque chose d'antérieur à cette conscience de cette différence »⁴². Si un sujet en vient à s'identifier à son symptôme et que cette identification participe d'un mouvement psychique

41 Repris F. Bourlez, *Queer psychanalyse. Clinique mineure et déconstructions du genre*, Paris, Hermann, 2018, pp. 25-35.

42 J. Bufnoir, « Des embarras du psychanalyste face à l'adolescent transgenre », *Enfances & Psy*, vol. 69, p. 69.

dynamique et non fixé, il peut se saisir de l'espace de l'analyse pour se faire responsable de son désir. Et dire ce désir n'équivaut pas forcément à l'agir, mais lâche du lest à une réalité psychique cadenassée par le discours de l'Autre donc la clinique majeure peut avoir une allure de garante. Prokhoris (2000) rejoint Bourlez dans son intérêt à entendre ce qu'a à dire la clinique mineure, en soulignant l'intérêt de repenser le dispositif psychanalytique, voire de défaire les carcans normatifs de la psychanalyse. Chaque praticien peut reconnaître que dans la relation thérapeutique s'ouvre un double mouvement transférentiel : le praticien ne ressort pas indemne de son écoute. Oublier ce double mouvement, c'est condamner l'analyse à une sédimentation de la pensée, à une calcification de sa pratique. À partir d'un décalage de ce discours par une ouverture à la clinique mineure, l'analyse accède à une nouvelle posture et au sujet de s'appropriier son désir, sa jouissance et son symptôme.

Enfin, nous avons tenté ici d'appréhender des voies possibles que tracent désir et jouissance à travers le symptôme, depuis les situations trans. On en arrive à la conclusion qu'il s'agit dès lors de pratiquer un travail clinique allégé d'une position moïque que pourrait prendre un praticien dans son contre-transfert pour faire coïncider le discours du patient avec son sexe ou son genre assigné. « Rien n'a changé, mais plus rien n'est pareil : le décours d'une cure consiste à laisser advenir ce que le sujet peut formuler de son être, à prendre en charge les lieux de sa souffrance psychique, à circonscrire sa jouissance et à laisser émerger le désir » (Bourlez, 2018, p. 214-215).

Références

- ALESSANDRIN A. (2012). Le transsexualisme : une catégorie nosographique obsolète, *Santé Publique*, vol. 24, pp. 263-268.
- AMBRA P., LAUFER L., DA SILVA JUNIOR N. (2018). Psychanalyse et normativité : la question cisgenre, *Cliniques méditerranéennes*, vol. 97, pp. 229-241.
- AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION (2013). Dysphorie de genre, *DSM-5 : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Masson, Paris, pp. 535-545.

- BASSOLS M. (2020). La différence des sexes n'existe pas dans l'inconscient, *Lacan Quotidien*, vol. 905, pp. 2-6.
- BEAUBATIE E. (2016). Psychiatres normatifs vs. trans' subversifs ? Controverse autour des parcours de changement de sexe, *Raisons politiques*, vol. 62, pp. 131-142.
- BEAUBATIE E. (2021). *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, La Découverte, Paris.
- BUFNOIR J. (2016). Des embarras du psychanalyste face à l'adolescent transgenre, *Enfances & Psy*, vol. 69, pp. 66-74.
- BUTLER J. (2002 [1997]). *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories*, Léo Scheer, Paris.
- BUTLER J. (2006 [1990]). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, Paris.
- BUTLER J. (2009 [1993]). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Editions Amsterdam, Paris.
- BUTLER J. (2011 [1987]). *Sujets du désir. Réflexions hégéliennes en France au XXe siècle*, PUF, Paris.
- BUTLER J. (2012 [2004]). *Défaire le genre*, Editions Amsterdam, Paris.
- BOURLEZ F. (2018). *Queer psychanalyse. Clinique mineure et déconstructions du genre*, Hermann, Paris.
- CANGUILHEM G. (2013 [1966]). *Le normal et la pathologique*, PUF, Paris.
- CHEN D., HIDALGO M. A., LEIBOWITZ S., *et al.* (2016). Multidisciplinary Care for Gender-Diverse Youth: A Narrative Review and Unique Model of Gender-Affirming Care, *Transgender Health*, vol. 1, pp. 117-123.
- CLOCHEC P. (2018). Du cissexisme comme système, *Observatoire des transidentités* [en ligne], 2018, disponible sur <https://www.observatoire-des-transidentites.com/>.
- COLEMAN E., BOCKTING W., BOTZER M., *et al.* (2011). Standards of Care for the Health of Transsexual, Transgender, and Gender-Nonconforming People, 7th Version, *International Journal of Transgenderism*, vol. 13, pp. 165-232.
- CONDAT A. (2016). Genre, sexe et identité : une société qui change, des pratiques aussi, *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, vol. 64, pp. 207-209.
- DAVIDSON M. (2007). Seeking Refuge Under the Umbrella: Inclusion, Exclusion, and Organizing Within the Category Transgender, *Sexuality Research & Social Policy*, vol. 4, pp. 60-80.
- DE GEORGES Ph. (2021). Le spectre du « vrai sexe », *Lacan Quotidien*, 2021, vol. 925, pp. 35-36.
- DORLIN E. (2008). *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, PUF, Paris.

- EIDELSTEIN G. (2015). Si le réel, alors le sujet, *Analyse Freudienne Presse*, vol. 22, pp. 81-92.
- FASSIN E. (2008). L'empire du genre. L'histoire politique ambiguë d'un outil conceptuel, *L'Homme*, vol. 187-188, pp. 375-392.
- FLORENCE J. (2010). L'identification impossible. L'abord de l'identification impossible, avec Freud, *Analyse Freudienne Presse*, vol. 17, pp. 33-38.
- FOUCAULT M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, Paris.
- FOUCAULT M. (1976). *La volonté de savoir. Histoire de la sexualité I*, Gallimard, Paris.
- FOUCAULT M. (2012 [1980]). Le vrai sexe, *Dits et écrits*, vol. 2, Gallimard, Paris, pp. 934-942.
- FOUCAULT M. (2012 [1981]). Les mailles du pouvoir, *Dits et écrits*, vol. 2, Gallimard, Paris, pp. 1001-1020.
- HABIB C. (2021). *La question trans*, Gallimard, Paris.
- HEFEZ S. (2020). *Transitions. Réinventer le genre*, Calmann Lévy, Paris.
- HÉRAULT L. (2004). Constituer des hommes et des femmes : la procédure de transsexualisation, *Terrain*, vol. 42, pp. 95-108.
- HIDALGO M. A., EHRENSAFT D., TISHELMAN A. C., *et al.* (2013). The Gender Affirmative Model: What We Know and What We Aim to Learn, *Human Development*, vol. 56, pp. 285-290
- GIAMI A. & NAYAK L. (2019). Controverses dans les prises en charge des situations trans : une ethnographie des conférences médico-scientifiques, *Sciences sociales et santé*, vol. 37, pp. 39-64.
- LACAN J. (1973). *Le séminaire, Livre XI (1964). Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris.
- LACAN J. (1978). *Le séminaire, Livre II (1954-1955). Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, Paris.
- LAPLANCHE J. & PONTALIS J.-B. (2007 [1967]). *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris.
- LE BLANC G. (2004). Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler, *Actuel Marx*, vol. 36, pp. 45-62.
- LIPPI S. (2020). LGBTQIAP+Ψ réponse d'une psychanalyste à l'appel de Paul B. Preciado, *AOC* [en ligne], disponible sur <https://aoc.media/opinion/>.
- LIPPI S. & MANIGLIER P. (2021). Dysphorique toi-même !, *Lundi matin* [en ligne], disponible sur <https://lundi.am/Dysphorique-toi-meme>.
- MARTY E. (2021). *Le sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Seuil, Paris.
- MILLER J.-A. (2021a). Ouragan sur le « gender » ! *Lacan Quotidien*, vol. 925, pp. 2-5.

- MILLER J.-A. (2021b). Docile au trans. *Lacan Quotidien*, vol. 928, pp. 3-18.
- PRECIADO P. B. (2020). *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*, Grasset, Paris.
- PROKHORIS S. (2000). *Le sexe prescrit. La différence sexuelle en question*, Flammarion, Champs essais, Paris.
- REUCHER T. (2011). Dépsychiatriser sans démedicaliser, une solution pragmatique, *L'information psychiatrique*, vol. 87, pp. 295-299.
- SAFER J. D. & TANGPRICHA V. (2019). Care of Transgender Persons, *The New England Journal of Medicine*, vol. 381, pp. 2451-2460.
- STOLLER R. (1979 [1968]). *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Gallimard, Paris.

